

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 11

Artikel: Le feuilleton : les bruits qui courent : [suite]
Autor: Amiguet, P. [i.e. F.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les autres, d'un mouvement du corps s'étaient rapprochés d'elle et collaient leurs jambes à ses jupes, un mauvais désir dans leurs veines.

— Laissez-moi.

L'un d'eux qu'elle repoussa la serrait par la taille.

— Elle est jolie... avait conclu cet autre en lui caressant le bras, sous la manche.

Elle secoua les épaules, excédée, et compta sa monnaie.

Un vieux la contemplant, la face réjouie et le nez frémissant : il était saoul.

L'homme haussa les épaules.

Quelqu'un lui frappa sur la cuisse :

— Alors, tu n'aimes pas les femmes, toi ?

Il considéra le groupe qui riait, et le dégoût creusa les lignes de sa bouche. Eux, sûrs de leur instinct, triomphaient basement.

— Que dis-tu de l'amour ?

— C'est une bêtise.

Il n'ajouta pas une phrase, et tandis que la gaieté se faisait plus vulgaire encore, il retomba dans sa pensée. Or, je crus percevoir une plus grande fixité dans son regard où la tristesse apparut fugitive.

Avait-il le courage — avec son pauvre cœur humain dont il dut réprimer l'élan — de renoncer à sa tendresse en se rappelant sa disgrâce, et les méprisait-il, ces hommes dont les traits changeaient tout-à-coup, d'ignorer leur laideur qui leur venait de l'âme ?

Je voulus lui montrer que je l'avais compris, et je levai les yeux sur lui : il avait caché son front dans ses mains, et la tête obstinément baissée, il m'échappa dans son isolement.

André Marcel.

LE FEUILLETON



17 LES BRUITS QUI COURENT

Elles admirèrent le volume orné de copieuses dorures. André, qui rejoignit, s'extasia, très fier du succès de sa sœur.

— Rudement chouette, disait-il en son argot d'écolier.

Et comme tous trois, un peu émus, restaient là, à se regarder, vraiment heureux, Mme Tauxe passa.

— Mes compliments, fit-elle, avec une mine pincée qui lui donna l'air de siffler plus que de parler. Mes compliments.

Rose remercia. Laure de même et, caressant la tête blonde de la fillette, elle ajouta :

— Je suis très contente. Elle a beaucoup travaillé.

— Assurément, répliqua la pintière.

Mais elle conclut aussitôt avec un mauvais sourire :

— Et puis, n'est-ce pas, quand la maman est au mieux avec le syndic, il faut bien que cela profite à la fille. C'est tout naturel.

CHAPITRE VI.

« Quand la maman est au mieux avec le syndic, il faut bien que cela profite à la fille. »

Tout d'abord, Mme Charlon ne vit pas l'intention calomnieuse de cette phrase. Etonnée d'une méchanceté qui ne respectait pas même la joie d'une enfant, elle regardait la pintière s'éloigner, très raide, tête haute et sans doute satisfaite d'elle-même.

Rose demanda :

— Petite mère, crois-tu que je ne l'ai pas mérité, ce livre ?

— Mais quelle idée, chérie ! Mme Tauxe plaisantait...

— J'ai bien peur que non. Elle riait mal.

André, le front barré d'une ride, les sourcils froncés, affirmait :

— C'est une mauvaise femme.

Mais Laure se récria :

— Chut ! Il ne faut pas parler ainsi, André. Tu te trompes.

— Pourquoi trouve-t-elle toujours à redire ? reprit l'enfant buté dans sa petite rancune.

Un roulement de tambour mit fin au colloque.

— Allez vite prendre vos places, mes petits.

Et, à tout à l'heure. Vous savez que nous dînons chez M. le syndic.

Ce dernier mot accentua l'impression produite par les paroles de Mme Tauxe. Et, tandis que les enfants, oublieux déjà, couraient se joindre aux camarades, Laure, sans attendre le cortège reprit à la hâte le chemin du Bourg. Elle ne souriait plus, se sentant isolée au milieu des gens endimanchés qui riaient, jasaient, se saluaient au passage, échangeant des propos familiers, des mots aimables. Les « bonjours » lui parurent indifférents. Politesses banales qu'aucune cordialité ne rendait attrayante. De son séjour dans plusieurs grandes villes, Mme Laure avait rapporté une allure plus indépendante, une distinction plus affinée, elle était une « dame » et, sans le savoir, sans le vouloir, surtout, elle intimidait nombre de gens qui, par ce fait, demeuraient à l'écart. Alors, interprétant mal cette retenue, elle crut à du dédain. Elle se vit presque étrangère dans son propre pays. Quinze années vécues au loin l'avaient donc frappée d'une sorte de déchéance pour que la communauté l'accueillît sans plaisir et même avec une curiosité plutôt hostile. Cependant, elle s'efforçait à satisfaire chacun. Elle voulait être bonne. Elle eut été heureuse de s'intéresser au labeur et à la vie de tous. Mais ces gens l'ignoraient ou voulaient l'ignorer. Pourquoi ? Ils l'évitait presque. Seuls la famille du pasteur et le syndic, avec tante Jeanne, la traitaient comme autrefois. Et, maintenant, on venait déprécier leur sympathie en lui attribuant des œuvres mesquines. On accusait le syndic d'avoir favorisé une enfant. Encore une fois, pourquoi ? La voix de Mme Tauxe, ironique, cinglante, tintait encore aux oreilles de Mme Charlon : « Quand la maman est au mieux... »

Soudain, la jeune femme s'arrêta sur le chemin. La signification donnée à ces deux mots lui apparaissait enfin. « Au mieux », c'est-à-dire... Non ! non ! Pas ça ! Quelle infamie !... Et, cependant, le ton, la mimique, le sourire soulignaient bien l'expression. Pas de doute possible. L'air y était ; la chanson aussi.

Laure s'appuyait à la grille d'un jardin. Elle n'édit pu marcher davantage. Elle chancelait, comme atteinte d'un coup au cœur. Il fallait qu'elle se ressaisît avant de poursuivre sa route. Et ses yeux, sans voir, regardaient la pelouse gazonnée, les massifs de dahlias, les géraniums roses, les bordures d'iris et tout un parterre fleuri délicieusement. Des oiseaux volaient çà et là. Une mésange huppée se percha sur un cytise alourdi de grappes dorées. Deux papillons blancs s'élevèrent ensemble très haut, très haut... Des mouches bourdonnaient. Une fillette rit très fort sur le chemin... Mais, de tout cela, Laure ne vit rien, n'entendit rien.

— Vous admirez les fleurs, Mme Charlon ?

— Non... C'est-à-dire oui... oui... c'est beau, n'est-ce pas ?

Tante Estelle, brave vieille, naïve et sans malice, approuvait en souriant, mais, comme Laure s'était retournée pour répondre, la bonne femme stupéfaite joignit les mains :

— Est-il possible ? Vous êtes blanche comme la mort. Seriez-vous malade ?

Laure saisit la perche tendue.

— Pas très bien. Déjà au temple...

— C'est la chaleur, ma pauvre petite... Donnez-moi le bras, vous avez l'air toute moindres.

Et, sans autre, tante Estelle prit Laure par la main et l'emmena doucement. Ce malaise, d'ailleurs, ne dura pas, mais, quoique remise, Laure continua de s'appuyer sur le bras de la vieille femme. Elle la sentait heureuse d'aider et ne voulait contrarier en rien cette satisfaction. Ainsi elles allèrent jusqu'à la « maison d'enfance » parlant peu et suivies de loin par l'écho de la fanfare qui reconduisait le cortège à l'école. Arrivée devant la porte, Laure voulut retenir la bonne vieille.

— Montez une minute, vous prendrez quelque chose.

Mais tante Estelle refusa.

— Ce n'est pas de mauvais vouloir, Mme Charlon, croyez seulement ; mais j'ai mes petites qui reviennent du temple. Mon dîner est sur le feu.

— Vos petites ?

— Bien sûr, les filles de Caroline...

Et comme Laure cherchait à se remémorer, tante Estelle ajouta, un peu confuse :

— Vous avez bien, la femme du maçon Percusa...

Laure se rappela. Cette Caroline, fille de tante Estelle, avait abandonné mari et enfants, après trois ans de mariage, pour suivre un galantin quelconque. On ne la revit pas. Le mari se déroula, s'alcoolisa, mourut. Alors, la grand-mère, demeurée seule avec les deux fillettes, se mit courageusement à toutes les besognes, pour gagner leur pain. Elle y parvenait non sans peine, mais avec joie, mettant son orgueil à ne rien demander à personne et à refuser même l'aide de la commune. Jolie fierté dont elle ne se glorifiait pas, trouvant la chose toute naturelle.

— Je me souviens, dit Mme Charlon avec un signe de tête compatissant. Vous avez eu bien des chagrins.

— Eh ! Chacun sa vie. Le chemin serait trop beau s'il était tout uni. Au revoir, Mme Charlon.

Souriante, la bonne vieille salua affectueusement. Mais Laure la retint encore.

(A suivre.)

P. Amiguet.



Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Steiger & Cie
Lausanne Rue S. François

SERVICES DE TABLE

AGENCE IMMOBILIÈRE
VENTES ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurlettes — Villa Fontenay — Case 10782

Achetez vos chemises
chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANQUAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.